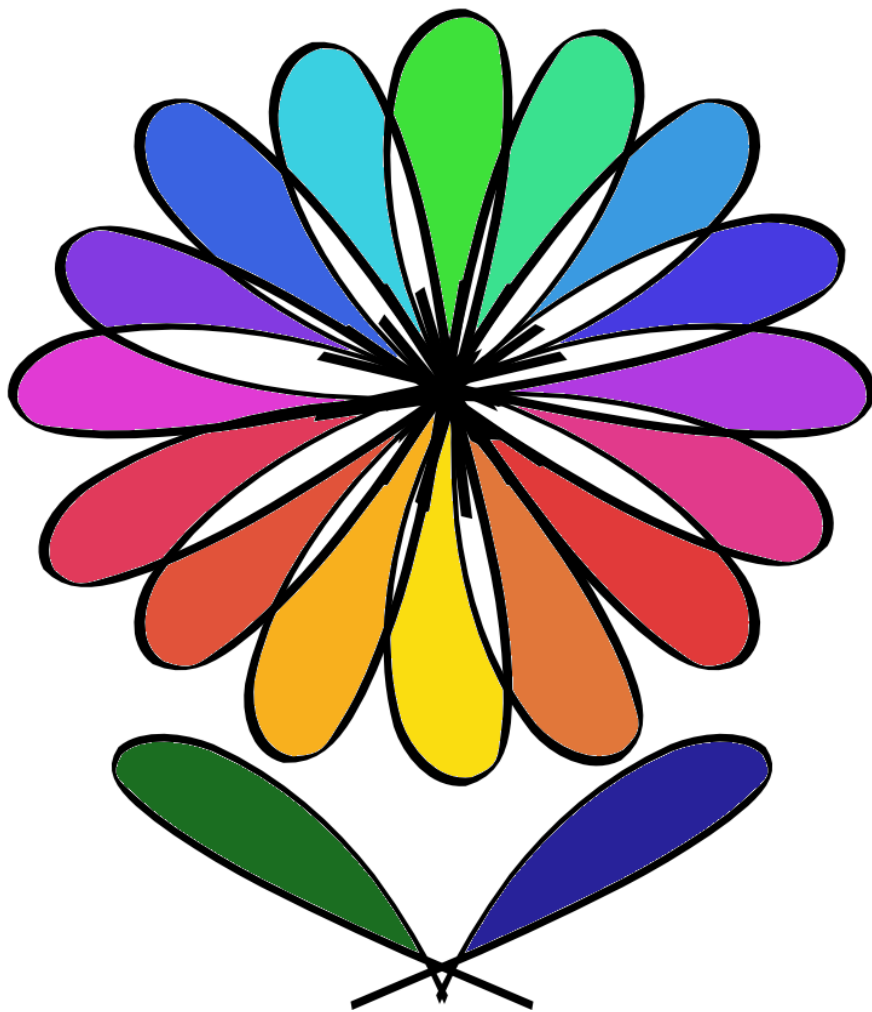


Un arbre dans le vent



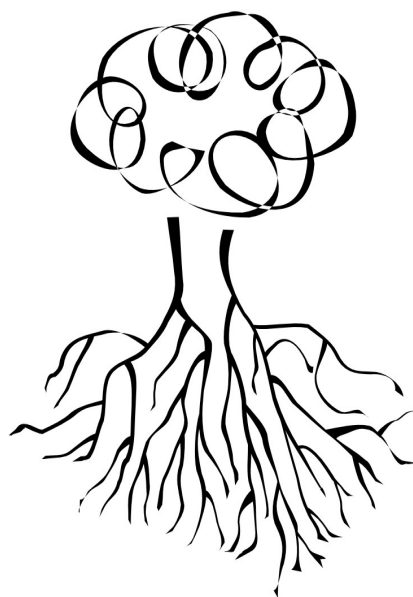
Il y avait là un arbre centenaire, majestueux et solennel, un arbre immense déployant alentours ses branches, ses bourgeons et ses feuilles. C'était le milieu d'une belle journée de printemps, il faisait beau, le soleil inoubliable inondait de lumière la forêt, et il semblait que cet arbre parlait avec le ciel depuis tant d'année qu'ils échangeaient ensemble des propos anodins, familiers, et parfois des secrets intemporels, éternels.

Le grand chêne connaissait tellement bien le ciel qu'il savait à l'avance les saisons, et ensemble, ils s'amusaient à essayer de prévoir la force du vent, et de prédire l'endroit exacte où irait tomber tel ou tel feuille à l'automne, où tel ou tel gland irait choir et peut-être germer, pousser et grandir vers la lumière exaltante.

Le grand chêne était patient comme peut l'être la force immobile qui voit le monde tourner inlassablement autour de lui, et qui sent continuellement le temps passer et effacer ses traces, comme peut l'être aussi le sable de la grève qui sèche et se mouille selon les vagues et les marées de la mer lesquelles reviennent perpétuellement s'échouer sur la cote toujours presque au même endroit.

Mais le temps et les océans sont bien plus patient, se disait le vieux chêne, et bien plus élémentaires, comme l'air, l'eau, le feu et la terre qui forment l'univers. Sans être de la même dimension que le primordiale, le beau chêne faisait lui aussi partie de ce monde, et il en ressentait de la fierté. N'avait-il pas ses racines profondes, enfouies dans la terre, et sa couronne flottante dans les airs, effleurant les nuages et ondulant avec le vent qui souffle sa jeunesse et sa liberté ? N'était-il pas comme un navire voguant brave et solitaire dans la vaste clarté céleste ? Ne deviendrait-il pas peut-être un jour prochain la matière première d'un vaisseau qui voyagera dans le temps et le devenir du monde, ou la solide charpente d'une maison chaleureuse qui abritera le bonheur d'une famille heureuse, ou les bûches flamboyantes qui alimenterons le foyer incandescent d'une cheminée, d'un four ou d'un autel ?

Comme les chats sublimes d'orient, les arbres avaient plusieurs vies pour montrer l'étendue de leur grâce. La vie des arbres est une œuvre d'art qui mûrit, s'intensifie et glorifie le temps qui passe...



Le grand chêne était fier mais n'était pas tout à fait comblé de son sort. Il en avait parlé avec le ciel, et jour après jour, il argumentait avec les étoiles pour qu'elles l'aide à réaliser son projet.

Le grand chêne insatisfait voulait qu'une marre surgisse à ces pieds, ou plutôt, il eut voulu que ses branches et ses feuilles fissent un peu d'ombre au dessus d'un peu d'eau vive et claire, et que la terre, dont il se nourrissait, respire un peu de fraîcheur, et qu'il puisse aussi se mirer et observer les nuages en même temps, sans devoir constamment lever la tête, tourner les yeux, ni grincer du tronc, mais simplement en regardant le reflet changeant du monde dans un miroir aquatique qui serait le sien propre...

Il semblait captiver par cette idée et cette image entêtante qu'il pourrait voir le monde, lui même et le ciel se refléter dans l'eau cristalline d'une petite marre.

Après des années de labeur, le persévérant chêne avait réussi avec ses longues racines, qui s'enfonçaient et grossissaient sous la terre, à rapprocher quelques pierres près de lui, et à creuser une sorte de large vasque dont le fond était recouvert de glaise et d'argile, réputées pour retenir plus longtemps l'eau.



Avec le temps et les meilleures intentions, il avait reçu le soutien fervent et fidèle du soleil et celui de la lune capricieuse et coquette, et celui de quelques nuages gonflés par les vents favorables, et aussi celui de certaines imperceptibles forces volcaniques judicieuses.

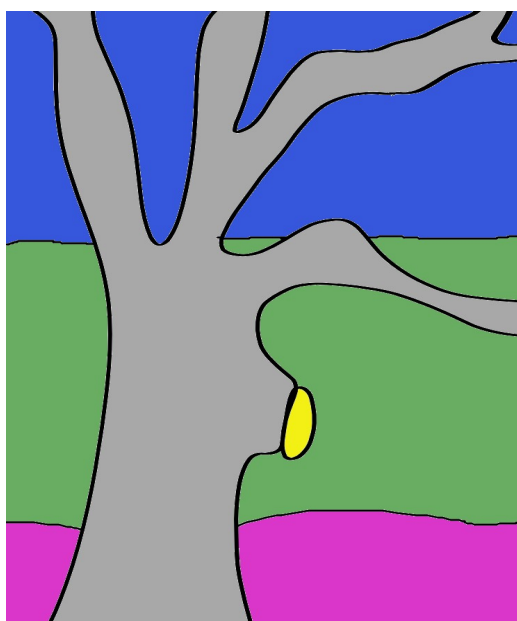
Ainsi, les uns avaient contribué à faire s'évaporer l'eau salée des mers et à faire tomber abondamment la pluie douce et génitrice, tandis que les autres avaient arrangé discrètement les structures internes de l'écorce terrestre et des montagnes pour constituer les nappes phréatiques et les dénivelés nécessaires aux cours d'eau pour se frayer un chemin jusqu'à lui.

Une rivière providentielle désormais coulait calmement et régulièrement près de là, et une belle marre s'était remplie d'eau douce, fraîche et minéralisée, et avec le temps la faune et la flore avaient colonisées cet espace accueillant et généreux, et l'on y trouvait maintenant des truites et des grenouilles, des libellules et des rouges gorges, des roseaux et des nénuphars, des champignons et de la mousse.

Il y avait aussi pléthore d'autres animaux de la campagne qui y venait, soit pour se désaltérer le soir ou le matin, soit pour s'y reposer au détours d'une promenade quotidienne, soit pour y épier la présence de quelques proies imprudentes. Un riche et complexe microcosme s'y développait, et une vie sociale intense et tumultueuse s'y déroulait chaque jour pour le plus grand ravissement du vieux chêne qui s'émerveillait tous les jours et toutes les nuits du spectacle renouvelé de la vie.

L'équilibre biologique pouvait paraître précaire et incertain aux néophytes et aux curieux de passage, et le contraste avec la prestance de l'impassible grand chêne imposait un silence respectueux autan qu'il prodiguait une irrésistible impression de stabilité et des sentiments de paix et de protection bienveillante. La symbiose de la nature parachevait ici son œuvre dans une calme et brillante évidence.

La nature faisait bien les choses, et le grand chêne s'enorgueillissait d'y participer un peu. Par chance et par magie, le résultat était à la hauteur des espérances du grand chêne.



Les soirs de pluies, des gouttes ruisselaient des branches et des feuilles du grand chêne, et glissaient, et roulaient jusqu'à se projeter et virevolter dans les airs, et perlaient en s'éclatant en d'innombrable petites éclaboussures sur les coupelles imperméables des nénuphars, ou percutaient la surface tranquille de la marre, y formant des dépressions éphémères, qui elles même se transformaient instantanément en de multiples jaillissements élastiques et victorieux vers le ciel, et ses gouttes courageuses retombaient une deuxième fois et se métamorphosaient en de miraculeuses coupes translucides qui restaient là dans un frêle et frissonnant équilibre sur l'intangible surface de la marre, et passé un délais, injuste et improbable, explosaient dans un dernier rire concentrique.

Les soirs de pluie, l'on percevait le rythme soutenue du clapotis, l'on admirait le mariage effervescent de l'air et de l'eau, comme l'on discernait aussi le chant des oiseaux qui se disent bonsoir, le hululement des chouettes qui se réveillent au crépuscule, et le craquement des feuilles mortes quand les mulots, les martres, les renardeaux et les marçassins rentrent chez eux.

Les soirs de pluie, la forêt s'enchantait et le grand chêne rêvait de l'éternité du monde et de la beauté de la lune qui se reflétaient dans sa petite marre.

